

Paroles de la Bible

Dans la même série

Paroles de brahmanes

Michel Angot

Paroles de rabbins

Philippe Haddad

À paraître

Paroles de Bouddhas

Laurent Delahaye

Paroles du Coran

Youssef Seddik

Paroles de sages chinois

Alexis Lavis

Régis Burnet

Paroles de la Bible

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-106095-9

© Éditions du Seuil, octobre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Excerpt of the full publication

Introduction

L'histoire de la lecture de la Bible est celle d'une tragique méprise.

Pendant plus de quinze siècles, le christianisme a été la religion dominante de l'Occident et l'a influencé de manière profonde et durable. Puis, à partir du XIX^e siècle, des bouleversements de sociétés intenses ont conduit à remettre en cause cette primauté.

Dès lors, un nombre toujours croissant d'individus a cessé de se référer à la Bible, et donc, tout simplement, de la lire.

Pendant cette période d'oubli, les sciences bibliques n'ont certainement pas joué les belles endormies, bien au contraire. Jamais la lecture n'a été plus précise, jamais elle n'a autant satisfait aux exigences de rationalité, de scientificité, d'objectivité.

La situation dans laquelle se trouvent aujourd'hui de nombreux Européens est assez paradoxale. Alors que le christianisme fait partie intégrante de leurs valeurs, de leurs références, de leur histoire, la chaîne de la transmission a été cassée, ils ont été éduqués dans une complète ignorance de la religion qui a modelé leur pays, et de grands pans de leur propre culture leur semblent étrangers. Ceux qui ont été « élevés dans la foi » sont-ils dans une situation plus favorable ? Les *a priori* sont nombreux et le « petit catéchisme » a souvent été vécu comme un bourrage de crâne qu'il faudrait oublier...

S'avisant depuis quelques années de l'importance du texte, beaucoup entreprennent de le lire. Ne disposant pas des outils d'interprétation qui étaient autrefois fournis par les communautés orthodoxes, protestantes ou catholiques, prenant les textes pour ainsi dire au pied de la lettre, ils font souvent une lecture bien plus littérale que celles qui ont été faites dans toute l'histoire chrétienne. Il suffit en effet de lire les premiers théologiens chrétiens – les Pères de l'Église – pour s'apercevoir que leur appréhension du texte est tout sauf mot à mot. Et voilà la méprise : ceux qui sont à l'extérieur de l'Église font une lecture bien plus rétrograde que ceux qui sont à l'intérieur, qu'ils taxent pourtant de passéisme !

Ce petit livre n'a pas d'autre ambition que de renouer avec notre passé pour expliquer quelques

INTRODUCTION

allusions aux grands textes de la Bible. Il n'est qu'une invitation à relire les paroles bibliques avec intelligence et ouverture. Il n'est donc ni une somme de théologie, ni un traité spirituel, ni une encyclopédie sur le christianisme: il ne cherche qu'à rafraîchir une mémoire un peu oublieuse de la richesse de l'art de l'interprétation biblique.

NB: la traduction utilisée ici est celle de la Bible de Jérusalem pour l'Ancien Testament et de la Traduction Œcuménique de la Bible pour le Nouveau Testament, parfois légèrement retouchées.

*La Révélation d'Israël,
préparation au
Nouveau Testament*

Le christianisme est un judaïsme comme les autres. Ce fait historique, qui a eu du mal à s'imposer parmi les historiens, devient de plus en plus un consensus, tant les sources anciennes nous prouvent que le judaïsme du temps de Jésus était multiforme et que les deux voies nées au cours du I^{er} siècle – le judaïsme rabbinique et le christianisme – mirent du temps à se dégager de ce socle commun. Elles patientèrent encore davantage pour se considérer comme deux systèmes à part entière – deux « religions » : cette séparation ne s'opéra sans doute pas définitivement avant le IV^e siècle.

Aussi faut-il systématiquement considérer le Nouveau Testament (qu'il faudrait appeler plus exactement la « Nouvelle Alliance ») dans la continuité de l'Ancien et se convaincre que l'un n'opère pas de rupture avec l'autre.

Bien plus, il convient de lire le Nouveau Testament à la lumière de l'Ancien : tout imprégnés des images, des idées, de la langue même des livres sacrés de leur milieu d'origine, les disciples de Jésus ne cessent d'y faire allusion.

Voici quelques-uns des textes de l'Ancien Testament qui ont été les plus lus et relus par les chrétiens, au point de faire indissolublement partie du patrimoine commun.

Le « sacrifice » d'Isaac

« Parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de ses ennemis. »

Genèse 22, 1-18

Pour qu'il y ait Nouveau Testament, il convient qu'il y ait Ancien Testament, pour qu'il y ait Nouvelle Alliance, il en faut une Ancienne. Dès l'origine, le christianisme est un judaïsme messianique, qui, comme tel, se réclame de l'élection d'Israël symbolisée par celle que Dieu fit de son patriarche, Abraham.

Cette élection avait débuté au chapitre 12 de la Genèse par l'abrupte bénédiction de celui qui s'appelle encore Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction ! Je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. Par toi se béniront tous les clans de

la terre.» Disons immédiatement que rien n'avait préparé cette déclaration fracassante. Cette surprenante faveur émane de la volonté souveraine de Dieu, qui ne se laisse déterminer par rien. Et ses effets se font bientôt sentir : après qu'Abram eut quitté toutes ses attaches, deux fils (Isaac et Ismaël) lui naquirent, le roi Abimélek concéda qu'il jouissait de la faveur de Dieu et une terre lui fut allouée, à Beer-Sheva.

Mais tout cela n'était qu'une préparation, car voici que le patriarche rencontre son épreuve décisive.

Après ces événements, il arriva que Dieu éprouva Abraham et lui dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends, je te prie, ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya, et là fais-le monter en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai. »

Après avoir appelé Abraham de manière plutôt solennelle (ce que le patriarche comprend en répondant « me voici », c'est-à-dire « je suis prêt à t'obéir »), Dieu lui fait une requête un peu obscure. Il s'agit d'Isaac, dont le Seigneur sait bien qu'Abraham le chérit outre mesure : il l'appelle « ton » fils, le qualifie d'« unique » (alors qu'Ismaël est aussi son fils, mais d'une femme serve), et rajoute « que tu chéris ». Cet enfant de la promesse, le seul

capable d'accomplir les engagements divins d'une postérité divine, il va falloir le faire « monter en holocauste ».

Le lieu où se déroulera l'action montre son importance : il prend place à Moriyya, que l'on a souvent interprété comme signifiant « Dieu voit ». Tout l'épisode se place sous le regard de Dieu, qui voit ce que fait le patriarche, mais, plus profondément, voit ses pensées et ses doutes. Dieu voit Abraham tout autant qu'il voit *en* Abraham.

Abraham se leva tôt, sella son âne et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorerons et nous reviendrons vers vous. » Abraham prit le bois de l'holocauste et le chargea sur son fils Isaac, lui-même prit en mains le feu et le couteau et ils s'en allèrent tous deux ensemble.

Erich Auerbach, qui commentait le passage dans *Mimesis*¹, le considérait « comme une silencieuse progression à travers l'indéterminé et le préalable, un souffle qui se retient, un processus sans

1. E. Auerbach, *Mimesis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, 1946, trad. fr., Paris, Gallimard, « Tel », n° 14, 1977, p. 18.

présent, intercalé entre le passé et le futur proche, comme une durée vide et pourtant mesurée : trois jours ». Et il est vrai que la phrase s'étire paresseusement, tandis que le lecteur retient son souffle en se demandant ce que va faire Abraham. Dans cette lenteur du patriarche pour seller son âne, appeler ses serviteurs et son fils, fendre lui-même le bois (alors qu'il aurait pu laisser faire ces mêmes serviteurs), marcher jusqu'à la montagne, congédier ses serviteurs, il y a toutes les hésitations du père qui traîne les pieds pour accomplir la pire des corvées.

Rien n'est dit de ses hésitations paternelles : le voilà emmuré dans son silence, ce qui en fait une figure énigmatique, parfaitement effrayante, dont les seuls sentiments sont exprimés par cette lenteur à réaliser les choses.

Ment-il aux serviteurs lorsqu'il leur dit qu'ils reviendront à deux vers eux ? A-t-il encore l'espoir que Dieu l'empêchera de gravir la montagne ?

La tension devient insoutenable lorsque le fils commence à se poser des questions :

Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : « Mon père ! » Il répondit : « Oui, mon fils ! » – « Eh bien, reprit-il, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils », et ils s'en allèrent tous deux, ensemble.

Abraham trompe-t-il d'une manière terrible son enfant ou veut-il croire jusqu'au bout que le Dieu qui aime la vie lui fournira une échappatoire? Là encore, le lecteur est renvoyé à ses questions.

Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils.

Nous voilà au sommet de la montagne, qui est le sommet de l'épreuve. Abraham révèle par ses actes ce qu'il a en tête. Aucun mot n'est prononcé. Rien n'est dit d'une quelconque révolte d'Isaac: il a dit «où est l'agneau», mais ne dit pas «pourquoi ces cordes?». Il reste soumis, dans une extraordinaire obéissance à son père, et il se laisse lier.

Le verbe qui est ici utilisé, *'âqad*, est ce qu'on appelle un *hapax*, une attestation unique dans tout l'Ancien Testament. Il signifie «lier les jambes d'un animal pour le sacrifice». Ce verbe, très précis, décrit bien ce que fait Abraham: il sacrifie son fils comme on sacrifie un jeune cabri. Deux termes, décrivant ce que le fils de Têrah a l'intention de faire, renforcent cette résolution morbide. «Immoler» est aussi employé pour dépeindre le sacrifice des enfants aux faux dieux dans le culte païen (c'est le

même verbe qu'en Isaïe 57, 5 ; Ézéchiël 16, 21 ; 23, 39) : Abraham traiterait-il son Dieu comme un vulgaire Moloch auquel il faudrait immoler ses premiers-nés ? Le « couteau » dont il est question n'est pas un couteau de sacrifice, c'est un *ma'akelet*, le même instrument qu'utilise le personnage du livre des Juges (Juges 19, 26) pour couper en morceaux sa concubine abusée par les Benjaminites de Gibéa. Abraham s'apprêterait-il à se livrer à une opération de boucherie humaine ?

Heureusement, une intervention divine suspend le geste meurtrier :

Mais l'Ange du Seigneur l'appela du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'Ange dit : « N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Abraham leva les yeux et vit un bélier, qui s'était pris par les cornes dans un buisson, et Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. À ce lieu, Abraham donna le nom de *Dieu pourvoit*, en sorte qu'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne, Dieu pourvoit. »

Étrange ange du Seigneur, qui dit à la fois « tu crains *Dieu* » et « tu ne *m'*as pas refusé ». Ce surprenant changement dans les personnes grammaticales (qu'on nomme énullage) ne dévoile-t-il pas

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2011. N° 100525 (00000)
Imprimé en France